

soin de se tenir la tête au sud au moyen du perroquet d'artimon et du grand hunier.

Deux heures et demie se passèrent à faire cette manoeuvre et l'amiral venait de se mettre au lit quand, tout à coup, le capitaine de l'*Edgar* crût entrevoir la terre. D'après de nouveaux calculs, il en était arrivé à la conclusion que c'était la côte sud et, courant avertir son supérieur il reçut l'ordre de faire des signaux à la flotte pour qu'elle virât immédiatement vent arrière, et recommença la même manoeuvre avec les amures à tribord.

Un jeune officier, qui se trouvait alors sur le gaillard d'arrière, aperçut la mer déferler et se briser sous le vent et, tout effrayé, se précipita dans les appartements de l'amiral en s'écriant: "Nous sommes entourés de récifs!" L'amiral se mit à plaisanter, le rassura et... lui souhaita le bonsoir. Mais pendant ces quelques minutes, les brisants avaient grandi: un tumulte terrible se fit sur le pont; le même jeune officier alors, oubliant toute étiquette, se précipita de nouveau dans la chambre de sir Hovenden et le supplia au nom de Dieu de monter sur son banc de quart. L'amiral s'y rendit gaîment en robe de chambre et en pantoufles.

Il était temps.

L'*Edgar* commençait à talonner. Tout le monde avait perdu la tête et personne ne savait où était allé Paradis. La frégate, s'étant laissé coiffer, avait rejeté les brisants sous sa hanche pendant que le capitaine Padden, hors de lui, venait de faire dégager une ancre qui dérapa et qu'il fallut couper immédiatement. La lune, qui sortit un moment du brouillard et montra distinctement la côte Nord, permit à l'amiral de rassurer un peu ses hommes. Sur ces entrefaites, Paradis que l'on avait trouvé et réveillé, fit transmettre l'ordre de hisser toutes les voiles et l'*Edgar*, sous la main ferme du capitaine canadien, se penchant sur les brisants, fit une seconde abattée, plongea fermement ses écubiers sous la lame et sortit.

Pendant toute cette nuit-là, l'amiral séparé de son escadre, courut vers le sud; au matin, en reprenant sa bordée, il rencontra le *Swiftsure* dont l'équipage lui apprit une partie du grand désastre qui ruinaient en un seul coup toutes les plus chères espérances. A ce rapport vint se joindre peu après celui du capitaine du *Chatam*; il était navrant et attrista l'amiral.

Huit gros transports de 2,316 tonneaux et trois quart — ancienne jauge — l'*Isabella Anne Catherine*, le *Samuel et Anne*, le *Nathaniel et Elizabeth*, le *Malborough*, le *Chatam*, le *Colchester*, le *Content* et le *Marchand de Smyrne* étaient venus s'éventrer sur l'île aux Oeufs, pendant cette nuit terrible. Les capitaines Richard Bayly, Thomas Walkup et Henry Vernon s'étaient noyés. Jusqu'à présent 884 cadavres jonchaient les criques de l'île et les sables de la côte du Labrador, et trois frégates, le *Windsor*, l'*Aigle* et le *Montagne* n'avaient évité une perte totale qu'en se réfugiant sans le savoir, dans une passe, près de l'île. Par ce désastre, les régiments des colonels Windress, Kaine et Clayton, ainsi que celui du général Seymour, se trouvaient presque entièrement anéantis et l'on reconnut sur la grève deux compagnies entières des gardes de la reine qu'on distingua à leurs casques rouges.

Quel était le chiffre exact des pertes de l'amiral Walker? Nul ne le saura positivement; mais ce que l'histoire peut rappeler, sans faire erreur, c'est que, dès son arrivée à Boston, sir Hovenden demandait au gouverneur Dudley quatre mois de rations pour les 9,385 hommes qu'il amenait d'Angleterre; puis, que lors du conseil de guerre tenu sur l'opportunité d'attaquer Plaisance, après le naufrage de l'île aux Oeufs, il déclara ne plus avoir que 3,862 hommes à bord de ses frégates et 3,841 sur ses transports, soit un total de 7,643 matelots et soldats. Or, d'après le rapport officiel de l'amiral Walker, 220 hommes embarquèrent à bord de l'*Isabella Anne Catherine*; 102 étaient sur le *Chatam*; 150 sur le *Malborough*; 246 sur le *Marchand de Smyrne*; 354 sur le *Colchester*; 188 sur le *Nathaniel et Elizabeth*; et 150 sur le *Samuel et Anne*, soit un total de 1420; tous ces vaisseaux, plus le *Content*, qui n'est pas contenu dans cette pièce justificative, périrent sur l'île aux Oeufs, et en faisant la part de la maladie et des désertions, nous pouvons, sans exagérer, mettre à 1,100 le nombre des noyés et des manquants à l'appel le lendemain de la triste nuit du 22 août.

Sir Hovenden Walker était atterré. Vingt minutes avaient suffi à la tempête pour faire cette oeuvre de destruction, et sauver encore une fois la Nouvelle-France de l'étreinte de l'Anglais: ce soir-là, elle s'était rappelée que jadis elle avait dompté l'orgueil d'un autre amiral anglais en lui

arrachant plus de mille hommes et 8 vaisseaux.

Le reste de l'escadre de l'amiral se trouvait alors à six lieues ouest-sud-ouest de la pointe des Monts Pelés. L'amiral enjoignit au capitaine Cook du *Leopard* de croiser autour de l'île et de sauver ceux qu'il pourrait, pendant que lui-même courrait des bordées toute la nuit. Le lendemain il dépêcha le *Monmouth* avec ordre de chercher un mouillage sûr dans les environs, pour le reste de la flotte, mais l'officier de ce navire, ayant fait un rapport négatif, l'amiral donna l'ordre de répartir les survivants sur le reste de ses vaisseaux, et réunit son conseil de guerre. Tous les capitaines et pilotes furent sommés de se rendre auprès du pavillon amiral hissé temporairement à bord du *Windsor*.

La séance de ce conseil fut présidée par l'amiral lui-même, et débuta par une discussion aigre; quelques officiers reprochèrent même à sir Hovenden de ne pas les avoir consultés, avant le départ de Boston. L'amiral fut hautain. La plupart des pilotes avouèrent leur incompétence de conduire les vaisseaux plus loin. Il fut donc résolu à l'unanimité d'abandonner toute tentative sur Québec et de s'en aller à la rivière Espagnole au Cap Breton, pendant que le *Leopard*, un brick, le *Four Friends*, et un sloop, le *Blessing*, continueraient à croiser le long du lieu du sinistre.

Ainsi se termina cette terrible expédition armée à grands frais et sur laquelle la reine Anne et ses ministres reposèrent tant d'espérances. La désertion des équipages, l'indiscipline des officiers, l'incompétence des pilotes, l'incroyable jettatura de l'amiral et surtout le manque de patriotisme des Bostonnais furent les causes premières des désastres de cette campagne qui, loin de perdre la Nouvelle-France, comme on l'espérait, ne fut qu'une source de profits pour elle.

En Angleterre, nous l'avons dit, le retour de l'expédition de l'amiral Walker sema partout la honte et le deuil. Depuis, la main de Dieu ne cessa de s'appesantir sur le malheureux sir Hovenden. Pendant plusieurs années, honni et ridiculisé par tous ses compatriotes et ses camarades de l'amirauté, il eût à essayer une série de malheurs de toutes sortes. Au bout de quelques années passées en son pays, il se décida, le coeur navré, à le quitter pour se rendre dans la Caroline du Sud y cultiver une plantation. Là encore les sarcasmes et la haine de ses compatriotes poursuivirent le proscrit anglais. Néanmoins, petit à petit, ces haines et ces rancunes de l'orgueil anglais blessé se turent. Le calme se refit dans cette existence brisée. Le malheureux amiral put faire imprimer une justification et un rapport complet sur sa triste expédition; ce journal fut accueilli avec assez de faveur. Bientôt l'oubli se fit autour du vieil amiral; ayant été obligé de chercher un refuge aux Barbades, il revint dans la Caroline et finit pas s'éteindre tranquillement dans sa plantation, en l'année 1725, au milieu des muses qu'il cultivait avec succès et en compagnie de son poète favori, Horace, qui lui avait fourni l'épigraphe de sa défense:

Sois fort dans la détresse et si ta bonne étoile  
Fait naître enfin pour toi des vents moins désas-  
A ces protecteurs dangereux [treux,  
Ne livre qu'à demi ta voile.

Québec, décembre 1906.

D. P.

## L'AUMÔNE

Par un soir d'hiver, la famille  
Est réunie autour de la lampe qui brille,  
Le père lit tout haut. Aux contes enfantins  
Ont succédé les vers du plus grand des poètes.  
Et les enfants, les chers mutins,  
Sont graves, attentifs, tendant leurs blondes têtes  
Pour chercher à comprendre. Il cite, en dernier lieu,  
La "Charité" d'Hugo. L'un des bambins, Maxime,  
A retenu ce vers sublime:  
"Qui donne aux pauvres prête à Dieu."  
Le lendemain, avec sa bonne,  
Il s'en allait, boulevard Saint-Germain:  
Un pauvre misérable s'arrête et tend la main...  
Il a deux sous... Il les lui donne.

Huit jours après, à la maison,  
La soeur de Maxime, Suzanne,  
Est malade, — un effet de la froide saison.  
Adieu! rires et chants... On est à la tisane,  
On craint lente la guérison.  
"Mon cher petit Maxime (a dit, un soir, la mère),  
— Pour que, bientôt, se lève ma Suzon,  
Au bon Dieu fais une belle prière!"  
Maxime se met à genoux:  
"Mon bon Dieu! Notre Père!  
Guérissez-la bien vite de sa toux...  
Et puis, vous n'allez pas me refuser, j'espère,  
"Car je vous ai prêté deux sous!"

OCTAVE PRADELS.

## Situation Religieuse de la France

(Correspondance inédite)

Au moment où nos gouvernants de France se disposent à se porter aux pires excès envers le clergé séculier, après avoir expulsé, quelquefois *manu militari*, les communautés religieuses et le clergé régulier dont le crime était de faire trop de bien au milieu de nos populations chrétiennes; au moment où on renouvelle et on continue dans nos églises les inventaires de biens et d'objets du culte qui leur appartiennent, et dont ces inventaires sont le signal d'une confiscation; enfin au moment où on va chasser les évêques de leurs palais, les curés de leurs presbytères, et peut-être fermer nos églises et proscrire même les réunions des fidèles dans les lieux de la prière, il ne nous paraît pas hors de propos de rappeler un rapport dont le pape Léon XIII avait chargé Mgr Mermillod, vicaire apostolique exilé de Genève, en 1882 (10<sup>e</sup> année de son exil), sur la situation religieuse de la France, que connaissait parfaitement le grand apôtre, successeur de saint François de Sales sur le siège de Genève. Voici quelques phrases de ce rapport:

"La France est exposée aux plus grands périls. La légalité trompe le peuple.

"Le suffrage universel donne la majorité aux adversaires de la foi chrétienne.

"Il y a un plan habilement mené pour asservir le clergé et déchristianiser le pays.

"La grande force humaine est l'opinion publique; elle peut être dirigée et utilisée.

"La puissance de résistance est l'union disciplinée des laïques avec l'action du clergé.

"Le Saint-Siège seul peut faire cette unité.

"La Providence fournit à l'heure présente le terrain solide de la résistance légale, elle offre les moyens d'une union qui ne prête, en aucune façon, un prétexte à l'immixtion de la politique dans la religion, c'est la foi, la conscience, le pays menacé dans sa vie religieuse et sociale.

"Malgré les impétuosité, les élans, et aussi les découragements des catholiques de France, ils suivent avec une docilité filiale le moindre signal du Saint-Siège.

"La forme à prendre est difficile à préciser. Toutefois, en présence de l'audace croissante des adversaires, de leur dédain des protestations, de leur mépris affecté de ce qu'ils appellent des résistances académiques, en présence de la confession et de la division des meilleurs esprits, il serait désirable que les évêques missent sous les yeux des fidèles la situation faite à l'Eglise catholique, les libertés religieuses détruites, les droits violés, la famille livrée à l'athéisme, et cela dans un langage calme, élevé, mesuré, rappelant aux catholiques qu'ils doivent s'unir sur le terrain religieux et social, terrain qui ne doit pas servir de prétexte aux partis politiques".

Ce rapport de Mgr Mermillod à Léon XIII est daté du 10 avril 1882. Il contenait une note spéciale sur la loi scolaire française et les moyens d'en combattre les désastres. De plus, une autre note remise au pape dévoilait, comme dans une vue prophétique, vingt ans d'avance, le cours des événements que nous voyons s'achever en France par la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. En voici seulement deux phrases:

"L'on peut dire avec certitude qu'il y a un plan habilement préparé, suivi avec persévérance, mis en oeuvre avec ensemble et prudence, faisant chaque jour un pas nouveau dans la destruction des droits de l'Eglise et dans l'attaque au christianisme et à toute religion révélée. Quand l'on étudie avec impartialité le plan et la valeur des hommes qui l'exécutent on est frappé de tout ce que ce plan renferme d'habiletés, de la façon dont il réussit, et pourtant les hommes qui en sont les instruments sont médiocres de génie, ils sont souvent désunis; mais ils entrent comme des acteurs dociles dans cette tragédie moderne".

Evidemment cette haine contre l'Eglise a son organisation dans le cosmopolitisme des sociétés secrètes et maçonniques, et sa puissance d'action dans la presse, l'éducation, le suffrage universel dont ils ont pris la direction.

Le chanoine d'AGRIGENTE.